

## BLACKBERRYING

Nobody in the lane, and nothing, nothing but blackberries,  
Blackberries on either side, though in the right mainly,  
A blackberry alley, going down in hooks, and a sea  
Somewhere at the end of it, heaving. Blackberries  
Big as the ball of my thumb, an dumb as eyes  
Ebon in the hedges, fat  
With blue-red juices. These they squander on my fingers.  
I had not asked for such a blood sisterhood; the must love me.  
They accommodate themselves to my milkbottle, flattening their sides.

Overhead go the choughs in black, cacophonous flocks--  
Bits of burnt paper wheeling in a blown sky.  
Theirs is the only voice, protesting, protesting.  
I do not think the sea will appear at all.  
The high, green meadows are glowing, as if lit from within.

I come to one bush of berries so ripe it is a bush of flies,  
Hanging their bluegreen bellies and their wing panes in a Chinese screen.  
The honey-feast of the berries has stunned them; they believe in heaven.  
One more hook, and the berries and bush end.

The only thing to come now is the sea.  
From between two hills a sudden wind funnels at me,  
Sapping its phantom laundry in my face.  
These hills are too green and sweet to have taste salt.  
I follow the sheep path between them. A last hook brings me  
To the hills' northern face, and the face is orange rock  
That looks out on nothing, nothing but a great space  
Of white and pewter lights, and a din like silversmiths  
Beating, beating at an intractable metal.

## LA CUEILLETTE DES MÎRES

Personne sur le chemin, et rien, rien sinon des mûres,  
Des mûres de chaque côté, toutefois principalement à droite,  
Une allée de mûres, qui descend en crochets, et une mer  
Quelque part au bout, qui tanguent. Des mûres  
Aussi grosses que mon pouce, aussi muettes que des yeux  
Ebène dans les haies, et pleines  
De jus bleu-rouge, qu'elles abandonnent sur mes doigts.  
Je n'avais pas demandé de telles soeurs de sang; elles doivent m'aimer.  
Elles sont accommodantes, elles se font toutes petites pour tenir dans ma  
bouteille à lait.

Là-haut passent les chocards en volées noires, cacophoniques--  
Bouts de papier brûlé qui tournoient dans un ciel orageux.  
Leur voix est la seule voix, elle proteste, proteste.  
Je ne crois pas que la mer apparaîtra.  
Les hautes prairies vertes s'embrasent, comme illuminées de l'intérieur.

J'atteins un buisson de baies si mûres que c'est un buisson de mouches,  
Suspendant leurs ventres bleu-vert et leurs ailes en un paravent chinois.  
Le sirupeux festin de baies les a tout étourdies; elles croient au paradis.  
Un crochet encore, et les baies et les buissons finissent.

Il ne manque que la mer maintenant.  
D'entre deux collines un vent soudain s'abat sur moi  
Et me gifle le visage de son linge fantôme.  
Ces collines sont trop vertes et douces pour goûter le sel.  
J'emprunte le sentier aux moutons qui les sépare. Un ultime crochet me mène  
A la face nord des collines, et cette face est de roc orange  
Et ne donne sur rien, rien sinon un grand espace  
De lumières, blanches et d'étain, et un vacarme comme d'orfèvres  
Frappant, frappant encore un métal intractable.

Sylvia Plath

Tiré du recueil «Arbres d'hiver» nrf *Poésies*/ Gallimard  
édition bilingue

Traduction largement inspirée par celle de Françoise Morvan et Valérie  
Rouzeau